



Reflets du cinéma

FRANCOPHONE

10 > 21 MARS 2017, EN MAYENNE

www.lesrefletsducinema.com

GAZETTE DU FESTIVAL N°5

LUNDI 20 MARS 2017

EDITO

Dans son dernier numéro, la revue 303 évoque le cinéma dans les Pays de la Loire. Elle en profite pour signaler l'existence des Reflets du cinéma en Mayenne. Nous en sommes naturellement heureux, même si la montre du journaliste qui a rédigé l'article semble avoir quelques années de retard. Nous ne lui en voulons pas outre mesure : vue de Nantes, notre département est, en grande partie, une terre inconnue dont le présent est assez mal défini. Et puis on a beau être un fin observateur de l'actualité, on n'est pas obligé de savoir qu'Olivier Guichard n'est plus à la tête des Pays de Loire ou qu'André Malraux a depuis longtemps quitté le Ministère de la Culture.

Trêve de plaisanterie ! Le festival est né de la volonté de ses fondateurs ; il a grandi grâce au travail de ses continuateurs. Il vit, ici et maintenant, grâce à l'engagement de ses actuels salariés et de ceux qui soutiennent de près ou de loin Atmosphères 53. Au moment où l'édition des Reflets du cinéma francophone s'achève, il convient de les remercier.



Merci donc à ceux qui, dans les institutions ou dans les entreprises, défendent la culture en dépit des difficultés économiques.

Merci aux partenaires culturels qui, avec talent, ont enrichi nos propositions.

Merci aux médias qui ont relayé l'information.

Merci aux salles de cinéma qui, comme toujours, ont accueilli les festivaliers avec bienveillance.

Merci aux bénévoles qui ont apporté, avec enthousiasme, leur aide durant ces dix jours.

Merci aux invités qui, malgré un emploi du temps souvent chargé, sont venus parler de leurs films.

Merci aux jeunes auteurs des articles de la gazette.

Merci à Imad, Elise, Marianne, Estelle, Antoine et Arthur qui ont collectivement (à Atmosphères 53, nous remercions d'ordinaire à utiliser le « je ») participé à la programmation, à la préparation, à l'organisation et au suivi du festival

Merci, enfin et surtout, à tous ceux qui sont venus dans les salles. Votre satisfaction est notre meilleure récompense.

L'édition 2017 s'achève. 2018 arrive. En attendant, vous pouvez encore nous accompagner, nous soutenir, nous faire connaître. A bientôt devant les écrans !

Yannick Lemarié, président Atmosphères 53



J'AI TUÉ MA MÈRE

Ne pas aimer sa mère est-il un crime?

Hubert Minel a 16 ans et n'aime pas sa mère. Depuis que son père est parti, celui-ci ne supporte plus son caractère, ses goûts et ses mimiques. Hubert lui reproche de ne pas avoir accompli son rôle de mère et ne pas l'avoir élevé comme il fallait.

Ce film est rythmé par une succession de conflits et de réconciliations entre Hubert et sa mère, et malgré les tentatives d'Hubert à faire avancer et à améliorer les choses, et tenter de retrouver la complicité qu'il avait autrefois avec sa mère, les scènes montrent de plus en plus la violence de cette relation mère-fils.

Xavier Dolan, qui interprète le jeune Hubert, a réalisé ce film à l'âge de 20 ans, s'inspirant de ce qu'il avait vécu au même âge, tout en restant dans la fiction. Le premier long métrage de Dolan a reçu le prix Claude-Jutra, une récompense cinématographique canadienne.

C'est un film très poignant et émouvant qui reflète la réalité des conflits entre mère et fils, entre l'amour et la haine.

Élise Portier, étudiantes MMI

INTERVIEW MORGAN SIMON

Parlez-nous de *Compte tes blessures* ?

Le film met en scène une relation père/fils difficile, bouleversée par l'arrivée d'une femme (Monia Chokri). Se met alors en place une sorte de triangle amoureux un peu inhabituel, autour de cela, le film parle de la scène rock alternative à Paris, le post-hardcore. Une musique assez "énervée" qui permet au fils joué par Kévin Azaïs de s'exprimer, de montrer sa rage, ses sentiments.

Pourquoi ce titre ?

Compte tes blessures est le détournement d'une expression anglo-saxonne «*Count your blessings*» qui d'ailleurs est tatoué sur le torse de Kevin Azaïs. C'est un peu voir la vie dans ce qu'elle nous a apporté de bon, c'est aussi une référence à un album d'un groupe important de cette scène musicale «*Bring me the horizon*».

Pourquoi la musique ? Les tatouages ?

Les tatouages vous mettent un peu à l'écart, en marge et ce n'est que récemment qu'ils commencent à être vraiment acceptés en France.

Finalement c'est ce que j'ai utilisé dans ce film, tout le monde a des tatouages et c'est le fait de ne pas en avoir qui vous rend «alternatif», singulier. Quant à la musique c'est celle que j'écoute et j'avais envie de la partager et de montrer cet univers tout en servant le propos du film, de cette relation père/fils compliquée.

Kevin Azaïs a-t-il bénéficié d'un entraînement spécifique ?

Le film s'intéresse à une scène musicale qui s'appelle le post-hardcore, une musique alternative, rock, où il y a beaucoup de "cris" avec une instrumentale lourde.

L'idée, c'était vraiment que Kevin soit capable d'interpréter ces morceaux en live. Il a été entraîné pendant plusieurs semaines pour être capable de *screamer**; il a ensuite répété avec les musiciens pour finalement enregistrer deux morceaux que l'on retrouve dans le film.

Julien Le Berre, Florian Uguen, Floriane Zampolini, membres Ciné Club de Laval

*screamer : crier



INTERVIEW DOMINIQUE ABEL & FIONA GORDON

Pouvez-vous vous présenter et quels films présentez-vous lors du festival ?

DA : Bonjour, je m'appelle Dominique Abel.

FG : Et moi je suis Fiona Gordon.

DA : Et alors dans ce festival est projeté Rumba, la Fée et Paris, pieds nus

FG : Et *Walking on the wild side*, notre court métrage.

Quel est votre parcours ?

DA : On s'est rencontré dans les années 80 à Paris dans l'école Jacques Lecoq où on a appris à faire du théâtre de mouvement et aussi du clown et donc depuis lors, on travaille en duo et on a fait des spectacles sur scène, courts métrages et maintenant des longs métrages.

Dans *Paris, Pieds Nus* vous errez dans la capitale, Dom est SDF, quelle est la part d'autobiographie dans ce film ?

FG : Il y a pas mal de petites choses en plus du fait qu'on voulait mettre le lieu de notre rencontre. Par exemple, j'ai perdu mon logement à Paris, j'avais très peur toute seule dans la grande capitale, je ne parlais pas français, j'étais dans la rue pendant quelques jours. J'ai bien pleuré dans le taxi qui m'a amenée vers un hôtel, je n'avais pas beaucoup de sous. C'est une des aventures aussi qui s'est un peu glissée dans le film.

Avant de faire *Paris, pieds nus*, vous avez fait beaucoup de théâtre, vous avez déjà joué en Mayenne ?

FG : Oui, un petit peu, oui.

DA : Ça fait pas mal d'années mais je me souviens qu'on aimait beaucoup cet endroit et qu'il y a même un moment où on se disait, "tiens et si on venait habiter ici?" parce qu'il y avait tellement de verdure, et l'herbe avait l'air bonne à manger.

Dans vos films, vous utilisez vos propres prénoms, Dom et Fiona, c'est pour s'inscrire dans la réalité, montrer que vous incarnez vos propres rôles ?

DA : Oui, c'est de l'autodérision, on montre qui on est, avec notre bêtise et notre petit talent. Il y a une espèce d'osmose, peut-être que les gens rigolent parce qu'ils se reconnaissent à travers nous. Et puis, il y a un côté paresseux aussi.

Dans vos films, on voit souvent les mêmes acteurs, est-ce que vous considérez votre manière de concevoir et réaliser vos films comme une famille artistique ?

FG : Oui, parce que je pense qu'au final c'est le plus important pour nous d'avoir une affinité avec les comédiens, l'essentiel c'est de se comprendre, qu'on parle le même langage. C'est la

même chose avec les gens qui travaillent de l'autre côté de la caméra, ce sont des gens qui comprennent ce qu'on recherche donc ils sont patients, ils ne sont pas pressés du résultat.



Julien Le Berre, Florian Uguen, Floriane Zampolini, membres Ciné Club de Laval

QUELQUES EXPRESSIONS DE NOS REGIONS

Couvert comme Saint-Georges : Trop couvert par crainte du froid, habillé chaudement (Marseille)

Cacher marote : Sécher ses cours, ne pas aller à l'école (Ch'ti)

Partir en biberine : Être compromis (Marseille)

Être à l'abade : Être en liberté (Savoie)

Se chauffer à la cheminée du roi René : Se chauffer au soleil (Provence)

Patin-couffin : Paroles dénuées d'intérêt (Sud)

Il a pris une corde : Il s'est fait battre (Réunion)

Morgane Robert, étudiante MMI.



1:54

Yan England, réalisateur québécois est un personnage connu du monde du cinéma il a été figurant dans des émissions pour enfants (9 ans dans la série *Watatatow*). Il réalisa par la suite son premier court métrage, *Moi* qui sera qualifié aux Oscars. Il y rencontrera Steven Spielberg qui le poussera à créer son premier long métrage qui s'intitulera *1:54*.

Dans ce film, nous suivons l'histoire de Tim, un jeune homme qui se fait persécuter au lycée avec son ami Francis. En ayant marre d'être passif à ces agressions, Tim décide de s'affirmer. Pour cela, il va affronter l'idole du lycée à la course à pied, le chrono pour gagner ? 1:54 !

Dans ce film bouleversant, le réalisateur Yan England pointe du doigt un sujet très sensible qui est encore plus vrai au Québec ; le harcèlement à l'école. L'acteur Antoine-Olivier Pilon (Tim) convient à merveille dans ce rôle. Vous l'aurez peut-être reconnu ! C'est aussi le personnage principal de *Mommy*, film renommé du réalisateur Xavier Dolan

Ce film est un chef d'œuvre venant de l'autre bout de l'Atlantique, il vous fera réfléchir, prendre conscience du danger et le poids de vos paroles et actions. Ce film fort en émotions vous fera traverser toute une panoplie de sentiments, de la rage en passant par la compassion sans oublier de la joie, tout y est. C'est un film à voir !

Thomas Furiat, étudiant MMI

CABADZI

Créé en 2009 par Olivier Garnier et Victorien Bitauveau, le groupe Cabadzi s'est produit dimanche à Laval. Tout d'abord influencé par le cirque contemporain, les nantais se sont rapidement lancés dans la musique hip-hop au début des années 2000. Leur deuxième album, « *Des angles et des épines* » raconte une histoire : celle

de la violence que peut amener les normes sociales ou les dérives que peut engendrer la société contemporaine. En communion avec la rythmique hip-hop, les « spoken words » forment un ensemble rappelant des artistes comme le groupe Fauve. Bien que d'apparence, Cabadzi semble ne proposer que des œuvres du même style, on découvre dans les dix titres des instruments d'un autre genre (violons alto et violoncelles), qui apportent de la douceur aux textes remplis de poésie et de révolte.

Clémentine Liard, étudiante MMI

QUELQUES MOTS POUR CETTE FIN DE FESTIVAL

Cette année, le festival portait sur le cinéma francophone et quel plaisir d'avoir fait de telles rencontres ; acteurs, réalisateurs, compositeurs, scénaristes, spectateurs, tous se sont retrouvés pour passer d'agréables moments et partager une passion, celle du cinéma.

Entant qu'étudiants, c'est vraiment une opportunité d'approcher des professionnels du cinéma, d'apprendre de nouvelles choses, de découvrir les personnalités de toutes ces personnes liées par la passion de raconter des histoires, que nous n'aurions jamais espéré approcher avant, et ce, en toute simplicité.

Merci à Atmosphères de nous avoir offert cette possibilité d'écrire à un public passionné.

À l'année prochaine !

Les articles ne s'arrêtent pas là, vous pourrez continuer de nous lire via le site internet des reflets du cinéma (www.lesrefletsducinema.com)

MAQUETTE

Nicolas Colin

RÉDACTEURS

Yannick Lemarié

Élise Portier

Julien Le Berre

Florian Uguen

Floriane Zampolini

Morgane Robert

Thomas Furiat

Clémentine Liard